

Quoi que j'écrive sur l'œuvre de Jean-Claude Villain, cela comportera toujours, telle l'Inde contradictoire, thèse et antithèse. Car sa poésie cherche non seulement la diversité des choses mais aussi les choses de la diversité. Elle essaie de saisir non pas les quatre-vingt mille faces de Dieu mais cette face unique et dénudée, désert tout à la fois ; uniforme et dissemblable. Pour Jean-Claude Villain d'ailleurs, l'important n'est pas le désert même mais son "éponge", capable d'absorber les bruits et le fait multicolore, pas les étoiles mais leurs corrélations - lignes invisibles à l'œil, tracées seulement sur les cartes astronomiques et défiant le vide. Le désert n'est pas la mer ou la terre - vides - mais un néant du temps où l'eau encore vivante traversait nos poignets, où honorer la mémoire de quelqu'un consistait à lire simplement quelques vers sur sa tombe. Quand la trinité n'était pas seulement lumière mais aussi obscurité dans cette lumière, comme l'oiseau noir face à Apollon assis. Ou bien un long regard fixe dans le soleil, sur la neige. Ainsi, dans sa poésie, Jean-Claude Villain fréquente non seulement les vieux mythes et les vieux sages, mais il remonte plus en arrière, vers leurs ancêtres. En dénudant le doux désert, il parvient à ces couches où sont profondément enfouies les précieuses moules noires, sous le sel et l'iode de la mer, sous le sable tranchant et le vent coupant, et jusqu'à ces figurines et amulettes des Anciens qui leur tenaient compagnie dans leurs tombes. Dans sa poésie, le masculin et le féminin se lient en une seule ascendance, de la même manière que, paraît-il, nous les portons dans nos corps sans les voir.

Et Jean-Claude Villain écrit non sur les choses invisibles, mais sur celles qui ne se voient pas. Son œuvre semble ésotérique, tant il creuse, et ne l'est pas, tant toujours il déterre. C'est pour cela que je le qualifierais plutôt de mystique. "*Tu portes un mystère à tes poignets d'argile. Les traverse une eau neuve*", écrit-il dans *Thalassa pour un retour*, que je relie à *Les yeux de la mer* (1), chant où il décrit comment les rivières nous emportent des prairies de la brève enfance aux embouchures où elles se jettent. Il arrondit l'ellipse métaphysique de son œuvre, partant de la source pour y revenir. Et dans ce cercle erre ce mystère des veines sous la peau - la vie : un rideau dans la chambre balancé par le vent nous dévoile un tableau vers l'infini, tel celui des cuisses de la déesse Baubô(2) qui s'ouvrent, ou bien celui de deux navires partant dans des directions différentes, entre lesquelles subsistent les yeux des noyés, comme ceux d'Aphrodite et de toutes les créatures, y compris celles qui, dans les ténèbres - les invisibles - voient.

Des yeux toujours, non seulement dans ses essais, prolongements pertinents de son travail poétique, mais aussi dans ses vers-nocturnes plus concis, portant par un regard-mystère à une série d'allégories. Allégorique en tout, Jean-Claude Villain raconte des histoires, reliant l'œil à la langue. Il écrit lui-même : "*Ils ont les yeux sur la langue ou leur langue à leurs yeux je ne sais*"(1). Et aussi : "*Et les corps étaient terre. Et la terre était corps*"(2). Et enfin : "*tant le vif de leurs yeux conforte le relief de leurs mots*"(1). La trinité est pour lui cette unité entre œil, langue et corps, unité si bien dessinée dans la grotte de Gargas, célèbre pour les mains négatives de ses parois, et dont il est un visiteur fasciné. Le sable fouillé de la main crée une gonade féminine, et l'empreinte de la main représente sur elle la part masculine; de même de tout visage tourné vers l'autre, ce qui en fait proprement un visage, reflet superposé dont on finit par ignorer où est la source et où est l'image. Ce reflet non dans nos yeux qui regardent, Jean-Claude Villain le retrouve dans cet immense œil cyclopéen qu'est la mer, et qui nous fixe. Non, les statuettes des Vénus primitives qui le fascinent aussi ne traversent pas la terre, mais sont, dans le moulage de la terre, semblables à celles du paléolithique et du néolithique, minuscules, parfois morcelées, mais à cause de cela, conservées jusqu'à nous. Le tout est toujours dans l'infime !

(traduit du bulgare par Georges Stoimenov pour la revue *Europa*, Sofia)

(1) *Les Yeux de la mer*, in *Le Marchand d'épices*, Editions Encre Vives, 2001.

(2) *Quand la terre écartait les jambes*, publié en grec dans la revue *Porphyras* à Corfou en 2001, inédit en français.